

no Bertina

appris à ne pas
du démon

Sud, 160 pages, 14,90 €

dition revue et
mentée du beau roman
Johnny Cash.

roman ayant pour sujet
gure emblématique
Johnny Cash : l'exercice
périlleux. Ces dernières
ées, il est devenu à
mode de s'attaquer par la
on à telle ou telle icône
légende (rock, politique,
). De parler en leur
n, s'imaginer à leur
ce. Mais qu'est-ce qu'un
ancier peut apporter
plus qu'un biographe ?
el est le statut et
l'érêt de ces digressions
aginaires sur des
ersonnes réelles, quand
p d'archives, d'articles
de témoignages existent
à à leur sujet ? Bertina
épond en multipliant
points de vue, se permet
cerner Cash sous
sieurs angles ("l'homme
noir" vu par un collègue
jeunesse quand il était
marcheur-vendeur ;
r un gardien de prison
ec lequel il passa une
it en taule, etc.). Et puis
cette intuition géniale :
ur saisir Cash, il faut
voir écouter, comprendre
retranscrire des voix.
lles de ces démons qui
hantent. Celle qui est son
strument même, fragile,
égalisée. Aussi, quand on a
-même une belle voix
u plume), on peut se
quer à ces exercices de
lyphonie de haute volée.
est le cas de Bertina, qui
porte ainsi sa pierre à
difice Cash autant qu'à
littérature. Si le livre avait
jà été publié aux éditions
ive en 2006, la troisième
rtie met en scène
nouveau personnage ou
tôt une nouvelle voix
elle de Joe Strummer.
discussion du chanteur
The Clash avec Rick
bin (le producteur
rthique auquel on doit
dernier opus du crooner)
r le thème : "Cash,
ure tutélaire ou vieux
belot kitsch ?", vaut
elle seule de se replonger
dans. **Yann Perreau**



Manuel Alcázar / Merguail

girls, girls, girls

Les élèves d'un établissement d'élite disparaissent mystérieusement. Avec ce premier roman en forme de faux *college novel*, l'Espagnole Sara Mesa nous entraîne au cœur du mal.

Ne pas se fier aux apparences. En ouvrant le premier roman de Sara Mesa, auteur née à Madrid en 1976, on pense d'abord pénétrer dans un classique *college novel*. Tout est là pour nous induire en erreur : un établissement huppé, le Wybrany College, les rivalités entre filles qui comparent la taille de leurs seins, les garçons qui s'affrontent au sport, les intrigues entre professeurs. Mais telle une chimiste un brin perverse, Sara Mesa mélange ces ingrédients bien connus pour obtenir une solution hautement inflammable, un précipité noir et toxique, distillant au compte-gouttes les substances qui transforment page après page son roman en poison gothique à l'opacité de cauchemar.

Institution d'excellence censée protéger ses élèves du chaos extérieur, le Wybrany, bordé par une forêt lugubre et une ville morte, prend peu à peu des allures de cloaque, une prison-laboratoire dont les adolescents sont les cobayes. D'un côté, il y a les fils et filles de ministres, d'acteurs et de grands patrons ; de l'autre les boursiers appelés les "Spéciaux". Parmi eux, Célia, qui entretient un étrange commerce avec le sous-directeur. Sa voix alterne avec l'histoire d'Ignacio, le souffredouleur, dans la première partie du roman dont le laconisme entretient le mystère.

Ce jeu d'énigmes malsain trouve ses réponses dans la deuxième partie.

Cette fois, le narrateur est un professeur remplaçant. On découvre avec lui le fonctionnement souterrain du Wybrany, un univers où règnent l'arbitraire et les rapports de domination. Disparitions d'élèves, suicides, chat décapité, corps suppliciés, l'horreur, d'abord pressentie, contamine l'espace du livre jusqu'à le saturer.

Roman oppressant sur l'enfermement mental et la manipulation des consciences, *Quatre par quatre* s'impose comme une allégorie clinique du totalitarisme. Si Sara Mesa parseme son texte de références à Tolstoï, Thomas Bernhard ou Gabriel García Márquez, on pense aussi au *Maître des illusions* de Donna Tartt, à Kafka ou à *Salò...* de Pasolini, influences dont son livre serait l'enfant monstrueux. Et dangereusement séduisant. **E. P.**

Quatre par quatre (Rivages), traduit de l'espagnol par Delphine Valentin, 320 pages, 22 €

